

Animaux de rente

>> Parasitisme

Grande douve : les évolutions épidémiologiques obligent à revoir la lutte

>> L'AUTEUR

Maud LAFON

Rédactrice permanente à la DV

Loin d'être une maladie du passé, la grande douve est très présente sur le territoire français. Peu exprimée cliniquement par les bovins, la maladie doit faire l'objet de sérologies à répéter au cours de l'année pour être mise en évidence. Coordinateur d'un ouvrage dédié, notre confrère Jean-Pierre Alzieu insiste sur le nécessaire changement de méthode dans la lutte contre cette parasitose, au vu de son évolution épidémiologique.

A l'occasion du lancement par Virbac du livre *La fasciolose bovine* (lire DV n° 993 page 14), notre confrère Jean-Pierre Alzieu, président de la commission Parasitologie de la SNGTV* et coordinateur de l'ouvrage avec Philippe Dorchies, a présenté sa vision de la lutte contre la maladie, balayant au passage quelques idées reçues.

« La grande douve n'est pas une maladie du passé même si son importance a été gommée par l'essor des endectocides », a-t-il estimé. Témoin de cette survivance, sa prévalence qui avoisine les 90 %. Paradoxalement, le nombre de foies saisis en abattoir diminue assez fortement. Notre confrère explique cette dualité par l'émergence, depuis quelques années, d'un nouveau réservoir sauvage : le ragondin.

Excellent hôte pour *Fasciola hepatica*, qu'il héberge à raison de 3 à 6 par foie, le ragondin (*Myocastor coypus*) en entretient le cycle. Il est responsable du fréquent contact entre bovins et grande douve et de la forte séropositivité qui en résulte mais qui n'est pas forcément associée à des répercussions lésionnelles. Or depuis quelques années, cet animal pullule sur le territoire.

Infestation expérimentale probante

Des travaux menés à l'école vétérinaire de Nantes ont montré que 90 % des ragondins étaient contaminés par des grandes douves, un phénomène encore plus marqué dans les régions à forte prévalence de la maladie comme les Pays-de-la-Loire. L'infestation expérimentale avec des œufs de *F. hepatica* issus de fèces de ragondins a par ailleurs démontré la grande efficacité de ce mode de contamination.

La contamination des vaches par des grandes douves est responsable d'une immunodéficience relative conduisant à une anémie et à toute une série de « dommages collatéraux » (baisse de l'hématocrite et de l'albuminémie) qui, au final, sont à l'origine d'une baisse des performances. Parmi les répercussions possibles, notre confrère a cité une baisse de production, des problèmes de fécondité, des modifications du lait (baisse du TP), de fréquentes maladies néonatales chez les veaux issus de mère contaminée en raison de la qualité moindre de leur colostrum.

Eradication comme seule solution

« On ne peut tolérer la persistance de grandes douves chez les bovins car, à la différence des strongles, elles ne génèrent qu'une très faible immunité protectrice », a expliqué Jean-Pierre Alzieu, justifiant ainsi la seule politique valable à l'égard de ce parasite : l'éradication.

Hôtes intermédiaires de *Fasciola*, les limnées, profitant du réchauffement climatique, restent désormais en activité toute l'année et reprennent la ponte rapidement après la période hivernale. Il

est important de repérer les sites « douvés » où ces gastéropodes sont présents. L'autre volet de la lutte passe par la recherche d'anticorps témoins de l'infestation par le parasite chez les bovins. « Les métacercaires libérées par les limnées résistent 6 mois à l'extérieur, le dépistage sérologique d'été est donc particulièrement important », a insisté le conférencier. Ce dépistage estival doit être doublé d'une deuxième sérologie à la rentrée à l'étable.

De même, le traitement se raisonne en fonction de cette épidémiologie et doit se faire en deux sessions, une au début de l'été et une à la rentrée à l'étable. Jean-Pierre Alzieu a souligné l'importance du traitement des vaches au tarissement puisqu'il n'est pas entravé par le respect des temps d'attente pour le lait.

« Nous incitons les vétérinaires à se déplacer sur le terrain afin de repérer les zones à risques et d'effectuer des prélèvements et des sérologies, deux actions qui collent parfaitement à l'esprit du nouveau décret prescription-délivrance », a insisté notre confrère. Cette attitude leur permettra de rédiger des prescriptions « sur mesure ». L'intervenant proscriit ainsi l'abord « par cheptel » et appelle à raisonner par lot d'animaux. ■

*SNGTV : Société nationale des groupements techniques vétérinaires.

>> GROS PLAN

Sérologie ou coproscopie ?

« Les praticiens sont peu enclins à recourir à des examens complémentaires en cas de suspicion de fasciolose or ces analyses sérologiques ou coproscopiques font partie intégrante de la stratégie de lutte contre la maladie », a insisté notre confrère Jean-Pierre Alzieu à l'occasion du lancement, par Virbac, d'un ouvrage consacré à la maladie. A cet effet, des kits diagnostic sérologique sont disponibles en laboratoire.

Notre confrère recommande la sérologie en première intention, la coproscopie présentant un intérêt limité en raison de la faible quantité d'œufs de *Fasciola hepatica* émis quand la prévalence est faible dans un troupeau. Cela les amène à passer facilement inaperçus, a fortiori s'ils sont perdus au milieu d'une multitude d'œufs de paramphistomes, très proches morphologiquement.

Urgence du traitement

La découverte d'œufs de *F. hepatica* sur une coproscopie signe par contre le caractère d'urgence du traitement. Cet examen permet également de mettre en évidence la présence concomitante d'autres parasites, à l'instar de la petite douve, sur un échantillon de 5 à 10 prélèvements par lot.

En pratique, la coproscopie se réalise plutôt l'hiver à la rentrée à l'étable tandis que la sérologie peut s'effectuer à tout moment. Un contact avec le parasite se traduit en effet immédiatement par la production d'anticorps qui persistent longtemps dans le sérum.

Au niveau protocole, Jean-Pierre Alzieu préconise la réalisation de sérologies sur un échantillonnage de 5 individus par lot. **M.L.**